

Laure CONAN

Silhouettes Canadiennes



QUEBEC

Imp. L'ACTION SOCIALE Ltée

1917

Silhouettes canadiennes

Laure Conan



Imp. L'Action sociale Ltée, Québec, 1917

Exporté de Wikisource le 27/03/2017

TABLE DES MATIERES

À l'Habitation

Louis Hébert

La Mère Saint-Joseph

Jeanne Mance

La Vénérable Marguerite Bourgeoy

Pierre Boucher

Jeanne Leber

Philippe Gaultier de Comporté

L'abbé de Calonne

La Mère Catherine-Aurélie du Précieux-Sang

Nos premières éducatrices

Silhouettes Canadiennes

À L'HABITATION

(30 mai 1615)

—



L'HABITATION — frêle berceau de la Nouvelle-France
— la nuit avait ramené le calme.

Les grands feux de joie, allumés à l'arrivée de Champlain et des missionnaires, éclairaient encore la rive sauvage, mais les acclamations, les coups de fusil, les bruyantes allées et venues avaient cessé. Avec un bruit de chaînes, on avait relevé le pont-levis jeté sur le fossé qui entourait et protégeait les trois corps de logis.

Sur la pointe de Québec, l'on n'entendait plus que le roulis des eaux du Saint-Laurent, que les longs frémissements dont s'emplissait l'espace, quand le vent passait sur la forêt virginale, aux limites inconnues.

À l'Habitation, le silence s'était vite fait. Aucune lumière ne brillait plus aux fenêtres étroites et hautes ; mais, de l'une des cheminées, la fumée s'échappait encore et montait distincte,

dans la demi-obscurité.

Malgré la fatigue du voyage, malgré l'heure avancée, Champlain ne songeait pas au repos. Trop d'espérances, trop de souvenirs peuplaient pour lui ce coin de terre ignoré.

Jusque-là, Champlain n'avait pu emmener de missionnaires. Son manque de ressources et le mauvais vouloir des compagnies l'en avaient toujours empêché. Aussi sa joie était grande d'en voir à Québec, et passionnément heureux de se retrouver à son foyer, il se plaisait à regarder le feu, en causant avec le Père Jamay, supérieur de la nouvelle mission.

Les flammes de l'âtre éclairaient souvent le crucifix, placé sur la cheminée. Par instants les grandes lueurs faisaient briller les lis d'or du drapeau pendu à la poutre. Mais les murs de la salle disparaissaient dans l'ombre avec tous les détails mesquins, et la forêt environnante projetait sur le rude foyer une étrange et poétique grandeur.

— Est-ce le berceau d'un peuple ? demanda tout-à-coup Champlain avec une émotion visible. Y aura-t-il sur les bords du Saint-Laurent une autre France ?

— En doutez-vous ? répondit le missionnaire qui leva sur lui un regard brillant.

— J'ai marché sur bien des feuilles mortes, dit le grand explorateur... sur bien des feuilles mortes... et sur bien des espoirs anéantis.

— Mais aussi, répliqua le religieux, souriant, vous avez vu des noyaux devenir des arbres, vous avez vu des espoirs réalisés.

— Ah ! mon Père, s'écria douloureusement Champlain, que

dites-vous !... c'est surtout aux rêves accomplis qu'il faut mourir... Le 3 juillet prochain, il y aura sept ans que j'arborais ici le drapeau de la France... sept ans que je donnais le premier coup de hache à un noyer de la forêt, et il n'y a encore d'ensemencé que le petit jardin que vous avez vu tantôt au bord de l'eau.

Il se leva brusquement et se mit à marcher de long en large dans la salle. Par les fenêtres ouvertes, avec les grands souffles frais, des rumeurs puissantes arrivaient du fond des solitudes.

— Mon Père, écoutez, dit Champlain reprenant sa place, écoutez... c'est la respiration du désert. La Nouvelle-France n'est encore qu'une forêt. Ah ! mon Dieu ! le soir du 3 juillet 1608, les choses m'apparaissaient bien autrement... Ce soir-là, les beaux rêves que je fis, en regardant le feu qui flambait à travers les souches... Il me semblait que je sentais la terre se réjouir... Ce rameau de France que je venais de planter, comme je le voyais grandir ! Et ce n'est encore qu'un germe tout près de terre.

— Laissez faire... il grandira, dit fermement le religieux.

— Laissez faire ? Ah ! oui, il le faut bien... En faisant valoir les avantages de la traite avec les sauvages, j'ai réussi à former des compagnies. Mais ces marchands ne songent qu'à troquer leurs bibelots contre les belles fourrures... Puis je serai bientôt usé de corps et d'âme.

Sa souplesse vigoureuse, la flamme de ses yeux noirs disaient éloquemment le contraire. Mais le Récollet avait vu bien des forts tomber avant l'heure. Il fut ému et dit avec une

douceur pénétrante :

— Monsieur, pour qui se dévoue à une grande œuvre, il est bien dur de n'être qu'un homme. C'est sûr... Mais vous n'avez pas regardé à la peine... Vous n'avez pas eu en vue cette légère fumée qui s'appelle la gloire... Votre œuvre est une œuvre de foi... Tout est là. Dieu fera le reste : « J'ai planté, disait saint Paul, j'ai arrosé, mais c'est Dieu qui donnera l'accroissement. »

Un sourire éclaira le visage bronzé de Champlain.

— J'espère, dit-il, mais je n'en suis pas moins comme un père condamné à voir son enfant languir, chétif, souffreteux... et c'est si amer.

— Après la foi, la souffrance est la plus grande des forces. C'est la souffrance qui fait le travail généreux de la vie... D'ailleurs, vous le savez, l'œuvre que vous avez entreprise entraîne des frais infinis et conviendrait plus à une nation qu'à des particuliers.

— Oui, mais la France est fille de la guerre et de la gloire... Ses forces vives se dépensent sur les champs de bataille... Le Français n'émigre pas volontiers... Et à ceux qui sont en mal de colonisation le roi accorde tout au plus le privilège de la traite...

— Et vous êtes réduit à faire petitement une grande œuvre, à vous associer des marchands qui vous entravent, qui ne comprennent rien à la beauté, à la noblesse de vos vues.

— C'est un conflit toujours renaissant d'intérêts personnels... Un amas de petitesse écrase l'œuvre de ma vie.

Il était devenu triste. Un mortel — même héroïque — ne se

défend pas toujours de la lassitude et du dégoût. Le Récollet, le savait et il dit vivement :

— Monsieur, il n'y a rien sur terre de plus grand que le travail obscur, que le travail ingrat ; et en ce monde on ne construit, on n'édifie rien que par le sacrifice.

Champlain ne répondant point, le religieux reprit :

— Une fois l'été fini l'isolement est absolu à Québec ?

— Oui, et l'on dirait que les Français ne peuvent supporter d'être sans communications avec le monde civilisé. Jamais je n'oublierai le regard de mes hommes, quand le vaisseau de Pontgravé disparut à l'horizon le 8 septembre 1608...

— Les missionnaires qui ont vécu dans les pays lointains disent que c'est surtout quand le soleil baisse qu'on se sent triste, effroyablement loin...

— C'est vrai, et vous l'éprouvez ; quand il faut dormir dans les bois mouillés, on se sent pris parfois d'un besoin irrésistible de s'abriter... de se chauffer à un foyer. L'homme civilisé qu'il y a en nous ne peut longtemps supporter de n'avoir ni toit, ni murs. Je reviens toujours avec grand plaisir à l'Habitation, et pourtant plus qu'ailleurs j'y ai souffert.

— On dit que le premier hiver ici a été terrible à passer.

— Plus terrible que je ne saurais jamais dire. L'installation finie, les provisions de bois faites, j'essayai de donner aux hivernants le goût de la chasse. Tous mes efforts furent inutiles... Le premier symptôme du mal de terre c'est l'horreur du mouvement, et je revis à Québec ce que j'avais vu à Port-Royal — des hommes passer des jours et des jours immobiles, la tête dans leurs mains. Puis le mal éclata dans toute sa force,

dans toute son horreur. Le délire de plusieurs fut affreux... Ils voyaient la forêt qui se rapprochait, qui les pressait, qui les déchirait... et ils criaient à leurs mères... Comme je rentrais après la première inhumation, le docteur Bonnerme — justement là où vous êtes — me dit en me montrant la porte : « Vous avez vu sortir le cercueil des uns, vous verrez sortir le cercueil des autres. » Pauvre garçon ! Si jeune, si dévoué, lui aussi fut atteint. Comme je l'aidais à se coucher « Pauvre lit, dit-il, en s'arrangeant sur ses oreillers, tu sens le tombeau ! » À la fin de l'hiver, je restais seul debout... Sur mes vingt-huit compagnons, vingt étaient dans le cimetière... Je ne sais comment je ne perdis pas la raison.

— Rien de grand ne se fait sans beaucoup de souffrance, dit le religieux après quelques instants de silence. La souffrance est la pierre angulaire. Toute autre base serait ruineuse... Ce serait une base de nuages... Ah ! monsieur de Champlain, je voudrais bien que nous pussions voir le Canada dans deux ou trois cents ans !

— Eh ! qu'y verrions-nous ? demanda le marin ému et souriant.

— Ce que nous y verrions, dit lentement le missionnaire ? La Croix partout adorée, la forêt transformée en villes florissantes, en campagnes prospères, et, dans ce beau grand pays neuf, un peuple jeune, parlant la vieille langue française.





LOUIS HÉBERT

« Louis Hébert, premier chef de famille résidant au pays, qui vivait de ce qu'il cultivait. »

— CHAMPLAIN.

Louis Hébert, « le premier Acadien et le premier Canadien ». — M. ÉMILE SALONE.

« La colonisation du Canada français est une épopée illustrée par les plus vaillants, quoique les plus obscurs courages, où un héroïsme de tous les instants n'a eu d'autre témoin que le Dieu qui veille aux destinées des nations et, pour les rendre plus fécondes, multiplie, dès origine, les sacrifices et les épreuves. » — ARTHUR BUIES.



UN concours, organisé naguère à Montréal, on demandait quel est le plus grand fait de l'histoire du Canada. — « Le geste de Louis Hébert jetant le blé en terre », répondit Madeleine.

Je ne sais plus si l'aimable chroniqueuse remporta le prix, mais je me souviens que plusieurs dirent qu'elle le méritait.

L'œuvre du défricheur est vraiment l'œuvre de vie, et le

premier colon de la Nouvelle-France eut tant d'obstacles à vaincre, il personnifie si noblement l'héroïsme obscur, l'humble et pur patriotisme !

Ce n'était ni la pauvreté, ni la cupidité qui avaient mis la hache et la pioche aux mains de ce pharmacien de Paris. Son père, apothicaire de la maison royale, lui avait laissé du bien et aussi, semble-t-il, sa charge fort lucrative.

Louis Hébert avait donc devant lui, en France, un bel et tranquille avenir bourgeois. Mais il n'était pas homme à s'en contenter. Il avait en son âme ces ardeurs, ces énergies puissantes qui s'accommodent mal d'une vie toute faite. Et quand Pierre de Monts et Jean de Poutrincourt se décidèrent à fonder un établissement en Acadie, Louis Hébert voulut tenter l'aventure ^[1].

Henri IV nomma Pierre de Monts lieutenant-général de l'Acadie, et lui accorda le privilège exclusif de la traite, mais sa bienveillance ne fit pas davantage.

Comme les frais de l'entreprise excédaient fort les moyens de M. de Monts, une compagnie de marchands fut formée. On recruta des soldats, des colons, cent-vingt artisans et l'on frêta quatre vaisseaux. Plusieurs gentilshommes étaient de l'expédition et Pontgravé, le vieil ami de Champlain, commandait l'un des navires.

Champlain avait déjà exploré les Antilles et le Saint-Laurent, mais la curiosité des terres inconnues le possédait toujours et il accepta avec grand plaisir l'invitation de M. de Monts, Saintongenois comme lui.



C'est le 7 avril 1604 que la petite flotte prit la mer et cingla vers l'Amérique. Deux mois plus tard, les pionniers côtoyaient la sauvage Acadie encore dans sa grâce printanière. Cette terre charmante, qu'un malheur unique a sacrée pour jamais, que l'histoire nous montre comme voilée d'un deuil éternel, apparut aux Français belle comme l'espérance. Ils en prirent possession avec une joie de conquérants. Mais le lieutenant-général commit la faute de choisir une petite île pour y asseoir sa colonie.

Cette île — qu'il nomma Sainte-Croix — n'avait qu'une demi-lieue de circonférence et l'eau douce y manquait. Presque tout le bois qui s'y trouvait fut employé à construire les logements. Et comme l'hiver fut, cette année-là, extraordinairement hâtif et rigoureux, les Français, emprisonnés par les glaces, pensèrent mourir de froid et souffrirent beaucoup du manque d'eau. Une fois les provisions de vin et de cidre épuisées, il fallut boire de l'eau de neige, pour ne pas mourir de soif. Aussi le terrible mal de terre éclata [2].

Sur soixante-dix-neuf hivernants, trente-six moururent et plus de vingt virent la mort de fort près. Presque tous les autres furent au moins incommodés. Onze chasseurs qui vivaient beaucoup au dehors, se maintinrent seuls en bonne santé.



Cet épouvantable hiver avait fort abattu M. de Monts : il voulait abandonner l'entreprise. Les secours d'hommes et de vivres que Pontgravé lui amena de France, au mois de mai, ranimèrent son courage. L'abandon de l'île funeste s'imposait.

Mais Pierre de Monts tâtonna. Il aurait voulu s'établir dans un pays chaud et perdit un temps précieux en explorations infructueuses. L'été finissait, quand Champlain et Poutrincourt le décidèrent à transporter sa colonie sur les bords de la baie de Fundy ^[3], à l'endroit que Champlain avait nommé Port-Royal ^[4] et jamais choix ne fut plus heureux.

L'immense rade était commode et sûre. De belles rivières traversaient la contrée et la luxuriante végétation sauvage attestait la fertilité du sol. C'était un pays charmant et Champlain disait qu'il *ne pensait pas avoir jamais oui nulle part un si agréable gazouillis et ramage d'oiseaux*.

Le lieutenant-général était calviniste, mais suivant la coutume française il fit élever une grande croix ainsi qu'il avait fait dans l'île abandonnée. L'espérance charmait toutes les fatigues, elle entr'ouvrait devant les colons les plus belles perspectives, et catholiques et protestants se mirent à l'œuvre avec entrain.

Les épreuves n'avaient point découragé Louis Hébert. À l'automne, il passa en France, mais pour revenir à Port-Royal l'année suivante, avec sa femme ^[5] et ses enfants. À peine était-il de retour, qu'il reprit avec ardeur ses travaux de culture. Pendant que ses amis chassaient ou exploraient la contrée, Louis Hébert abattait, arrachait, plantait, semait, travaillait la terre avec amour et avec joie.

Ce Parisien, agriculteur passionné, avait le sentiment de la nature. La forêt vierge — océan de verdure et de parfums sauvages — l'attirait. Il aimait à y errer, à y étudier la splendide vie végétale, et les indigènes qui le voyaient souvent

herboriser, l'avaient surnommé *Le ramasseur d'herbes*.



Les indigènes de l'Acadie n'étaient point cruels. Ils s'attachèrent vite aux Français, qui les traitaient en égaux, en frères. Ils comprenaient que ces étrangers leur voulaient du bien.

Le baron de Saint-Just, fils de Poutrincourt, avait appris avec une singulière facilité la langue souriquoise. Il la parlait parfaitement et son père lui faisait traduire les instructions des missionnaires et les prières chrétiennes. Le chef Memberton suivait ces catéchismes avec sa famille. Tous écoutaient le jeune interprète avec un profond respect. L'illustre sagamo avait un grand prestige dans le pays et inspirait aux Français une véritable admiration. Âgé de plus de cent ans, il en paraissait à peine cinquante et n'avait rien perdu de sa mémoire, ni de sa vigueur. Sa taille restait droite et noble, sa vue parfaite. Aucun Français ne voyait venir une chaloupe d'aussi loin.

Quand il arrivait à Port-Royal, après une absence un peu longue, il voulait qu'on le saluât de quelques coups de canon, comme le lieutenant-général du roi. Memberton avait la réputation de l'emporter sur tous les sauvages en finesse et en ruse. Il agit pourtant toujours loyalement avec les Français et son amitié leur fut précieuse. Mais l'œuvre de Port-Royal, sans cesse entravée par l'envie et par l'intrigue, devait aboutir à un lamentable désastre.



De Monts avait rendu de grands services à Henri IV pendant la ligue et comptait sur sa bienveillance. Les marchands de Rouen et de Saint-Malo finirent pourtant par l'emporter et le roi lui retira le monopole du commerce des fourrures. Dépouillé de son privilège, M. de Monts se trouvait dans l'impuissance absolue de poursuivre son entreprise. Il délia ses hommes de leurs engagements et tous s'embarquèrent pour la France. Les sauvages en pleurs reconduisirent les Français jusqu'au vaisseau en les suppliant de revenir.

De Monts avait englouti à Port-Royal une grande partie de sa fortune. Ses mécomptes l'avaient dégoûté de l'Acadie et quand le roi, mieux inspiré, lui rendit le privilège de la traite, il passa tous ses droits à son associé Poutrincourt.

Celui-ci déploya une activité, une intelligence admirables. Au mois de mai 1610, il débarquait à Port-Royal avec une petite colonie. Le lendemain de son arrivée, Poutrincourt, dit Lescarbot, *mit une partie de ses gens en besogne au labourage de la terre*. Louis Hébert n'avait pas hésité à revenir. Ce fut probablement lui qui dirigea les travaux, car quelques pages plus loin, l'historien ajoute que « Poutrincourt sema du blé et planta des vignes avec l'aide de M. Louis Hébert très entendu à la culture ».



Poutrincourt savait vouloir. Aucun obstacle ne le rebutait. S'il souffrait cruellement d'être entravé par la pénurie de ses ressources, il ne se décourageait point.

Mais à Paris, des personnages influents s'unirent contre lui. Au lieu de l'aider à affermir Port-Royal, on forma une société

pour fonder un autre établissement en Acadie.

Les nouveaux colons arrivèrent au mois de mars 1613, sous la conduite de La Sausseraye. Ils se fixèrent près des côtes du Maine, sur l'île Mont-Désert qu'ils nommèrent Saint-Sauveur. Les ressources ne leur manquaient pas et tout allait admirablement bien.

Mais à l'automne, les colons anglais commandés par Samuel Argall, sous-gouverneur de la Virginie, vinrent en forbans détruire l'établissement commencé. Ensuite, ils firent voile vers Port-Royal. La France et l'Angleterre étaient alors en pleine paix. Il n'y avait personne au fort. Tout le monde était aux champs, près de la rivière Dauphin, à deux lieues de là. Les Puritains pillèrent d'abord l'habitation. Puis Argall y fit mettre le feu. Quelques heures après, de l'établissement qui avait coûté aux Français tant de sacrifices, tant de labeurs, il ne restait plus que les cheminées qui se dressaient hautes et noires sur les cendres fumantes.



L'incendie de Port-Royal ruinait complètement Poutrincourt [6]. Il ne pouvait songer à rien reconstruire. Et, peu après le désastre, la plupart des colons repassèrent en France.

L'âme en deuil de tous ses beaux espoirs, Louis Hébert parcourut une dernière fois ses champs défrichés avec tant de fatigues. Un lien mystérieux attache le cultivateur au sol. La rupture lui en était cruelle. Cette fois, il n'espérait plus revenir. Il abandonnait pour toujours ce qu'un travail acharné avait conquis de la forêt. Les fils de la Vierge argentaient ses labours d'automne ; les grillons chantaient dans le chaume flétri. Mais

jamais plus il ne verrait le blé vert pousser le long des sillons. Le fruit de ses labeurs lui échappait. Il fallait dire adieu à la terre acadienne qu'il aimait, où il avait cru s'établir pour jamais.

Oh ! l'amertume de ses pensées, la tristesse de son âme devant les ruines. Avec quelle joie il avait vu s'élever la vaste habitation maintenant en cendres. Sur cette plage lointaine, dans ce décor de sauvage solitude, cette maison fruste s'illuminait à ses yeux des splendeurs d'une grande pensée. Avec quel bonheur il revenait à ce foyer national où le repos était si bon, après les rudes journées, où la voix de l'océan couvrait les causeries et berçait le rêve... Rêves de l'agriculteur, rêves du père, rêves du Français, tout était anéanti.

Le drapeau blanc ne claquait plus au vent de mer, sous le vaste ciel pur... Un berceau peut être une tombe, et Louis Hébert croyait l'Acadie à jamais perdue pour la France. S'il avait pu lire dans l'avenir, de quelles larmes n'aurait-il pas baigné la terre qu'il lui fallait abandonner !

II

Bien avant la catastrophe, Champlain avait quitté l'Acadie.

Il ne croyait pas au succès de l'entreprise, il pensait *qu'on n'avait pas regardé au fond de l'affaire*. La péninsule, si facilement colonisable, lui paraissait impossible à défendre, sans de grandes forces, à cause du nombre infini de ses ports. Il la trouvait à la merci d'un coup de main, trop isolée de l'intérieur du continent ; et l'avenir devait lui donner raison. Malgré la rigueur du climat, la lointaine vallée du Saint-Laurent lui semblait offrir à une colonie plus de ressources, plus de chances de durée.

À son retour de Port-Royal, Champlain avait rencontré Pierre de Monts à Paris. L'ex-lieutenant-général de l'Acadie, presque ruiné par son insuccès, s'était décidé à tenter fortune sur les bords du Saint-Laurent. Avec son aide, Champlain, en 1608, avait fondé Québec.

Depuis l'exploration de 1606, au fond de son âme, l'immortel marin avait nourri le rêve d'un établissement à cet endroit, et le rêve était réalisé. Le drapeau de la France flottait sur l'*Habitation*, au pied de la montagne.

Mais la Compagnie formée pour aider Champlain ne songeait qu'aux énormes profits du commerce des fourrures.

Dans la crainte de faire fuir le gibier, ces marchands — férus du gain — ne voulaient pas laisser faire le moindre déboisement. Ils entravaient si bien Champlain, qu'en 1617 Québec n'était encore qu'un petit poste de trafiquants perdu dans l'immensité des bois.

Aucun colon n'avait pu passer en la Nouvelle-France ^[7]. Il n'y avait encore d'ensemencé qu'un étroit jardin autour de l'*Habitation*. Champlain le cultivait de ses mains. À son

arrivée, en 1608, il y avait semé du blé et du seigle, et, en 1611, à son retour de France, il y avait planté des rosiers.

Avec quelle joie l'héroïque fondateur avait vu les grains pousser, les rosiers fleurir ! Partout dans les reconnaissances son regard d'explorateur interrogeait le sol. Il aimait à dire — comme Jacques Cartier — qu'il y avait, au Canada, « terre aussi bonne qu'il est possible de voir ». Mais qui ouvrirait la voie aux défricheurs ? Qui oserait attaquer l'épaisse forêt, gardée par la cupidité insatiable ?

Champlain savait parfaitement quels cruels mécomptes Louis Hébert avait essuyés en Acadie. Mais il l'avait vu à l'œuvre. Il connaissait sa générosité, sa grandeur d'âme, son courage indomptable. C'est à lui qu'allait son espoir. Et pendant le séjour qu'il fit à Paris, en 1617, il ne craignit pas de faire appel à son patriotisme, à son dévouement, et de lui proposer d'aller commencer à Québec le défrichement de la Nouvelle-France. Sa loyauté ne lui laissa rien ignorer des périls et des difficultés qu'il y rencontrerait. Il ne lui cacha ni la précarité de l'établissement, ni les rigueurs de l'hiver, ni le mauvais vouloir des compagnies, ni la férocité des indigènes. Il lui dit aussi ses souffrances, ses dégoûts, ses amères tristesses. *Ce n'était pas une province, c'était un Nouveau Monde qu'il voulait donner à la France !*

Louis Hébert n'hésita pas à répondre qu'il l'aiderait de toutes ses forces et le suivrait à Québec.

Sa femme trouva tout simple, tout naturel, d'affronter les plus effroyables périls pour suivre son mari. Cette fois, le départ serait définitif, et les deux époux mirent leurs biens en vente.

Faut-il dire que la résolution d'Hébert fut jugée sévèrement ? Ses parents et ses amis la trouvaient d'une extravagance absolue, insensée, et on n'épargna à Hébert ni les remontrances, ni les reproches : « N'avait-il pas perdu assez de temps et d'argent en Acadie ?... Pourquoi s'en aller au fin fond de la barbarie, achever de se ruiner ?... » On lui détaillait tous les dangers qui l'y attendaient, tout ce qui se racontait de la cruauté des sauvages... « Comment pouvait-il exposer sa femme et ses enfants à tomber aux mains de ces démons ?... L'entreprise de Québec n'aurait pas plus de succès que l'entreprise de Port-Royal... M. de Champlain était bien loin d'avoir les ressources des colonisateurs de l'Acadie... »

C'était très vrai, et Hébert le reconnaissait. Il n'était pas sans songer beaucoup à tous les dangers, à tous les obstacles. Mais le désir d'aider à fonder une Nouvelle-France le soutenait. Et ce qu'il savait de la férocité des naturels du Canada, loin de l'épouvanter, le touchait. Il avait une immense compassion de ces infortunés, et l'espoir de contribuer au salut de quelques âmes lui facilitait tous les sacrifices.



De Monts avait promis de faire concéder à Louis Hébert, dix arpents de terre à Québec ; et en faisant valoir ses connaissances médicales, les services qu'il pourrait rendre, Champlain obtint son passage sur le vaisseau de la Compagnie.

Ils s'embarquèrent à Honfleur, le 14 mars 1617 : Hébert avec sa femme et ses trois enfants, Guillaume, Anne et Guillemette ; Champlain avec deux missionnaires, le Père Joseph Le Caron ^[8] et le Père Huet.

La traversée fut affreuse et très longue. Les tempêtes et les glaces mirent souvent le petit vaisseau en extrême péril. « Après avoir été, dit Sagard, treize semaines et un jour dans l'appréhension continuelle de la mort, le 14 juin on atteignit enfin Tadoussac, où tous les navires s'arrêtaient alors.

Les marins, comme les passagers, voyaient dans l'arrivée au port un grand miracle. Ils voulurent sans tarder remercier Dieu et, au pied des rochers géants couronnés de sapins, d'un pittoresque encore aujourd'hui si saisissant, les matelots aidés des charpentiers élevèrent une chapelle de verdure. Madame Hébert et ses jeunes filles ornèrent l'autel de fleurs sauvages, et le Père Huet offrit le Saint-Sacrifice en action de grâces. « Pendant que le religieux célébrait les Saints-Mystères, deux hommes chassaient les moustiques avec de longs rameaux. Sans cette précaution, il eut été impossible au Père de s'acquitter de ses fonctions sacrées. » Tout l'équipage assista à la messe avec un profond respect, et le capitaine fit tirer plusieurs salves ^[9].

Les vaisseaux, même de faible tonnage, ne remontaient pas le fleuve plus haut. Les dangers du chenal et l'insuffisance des observations exigeaient cette prudence, et l'on prit une barque à Tadoussac.

Des bandes d'oiseaux de mer s'abattaient souvent sur les belles eaux vertes du Saint-Laurent, mais pas une voile n'apparaissait. Sur la rive, rien ne décelait encore le passage de l'homme civilisé. Partout, c'était la forêt primitive inviolée.

Champlain aimait la Nouvelle-France d'un amour incurable. Y revenir lui était toujours une grande joie. Bien des fois, il